

François Boyer



**Le petit
bougnat**

roman



Denoël
Extrait de la publication

Adressez-nous vos nom et adresse en citant ce livre et nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.

Editions Denoël, 14, rue Amélie, Paris-7^e.

LE PETIT BOUGNAT

**DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL**

**LA CARE DU CIEL
BÉBERT ET L'OMNIBUS
JEUX INTERDITS**

FRANÇOIS BOYER

Le petit bognat

roman

**ILLUSTRATIONS
DE SERGE BOYER**

DENOËL

Extrait de la publication

© 1970, by *Éditions Denoël, Paris 7^e*.

Extrait de la publication



Vu la tête ci-dessus — qui n'est pas une photographie mais presque — ça peut surprendre. Mais c'est comme ça : Le Bougnat, c'est moi que je suis lui.

C'est les autres qui m'appellent comme ça (quand ils veulent que je vienne), rapport à la chose suivante : je suis né dans le 63, à Clermont-Ferrand, plus précisément. D'un père et d'une mère comme tout un chacun.

Ma mère, c'est toujours la même : elle se lève à six heures du matin pour aller laver des wagons en gare de Paris-Austerlitz. Mon père ça change des fois. Un jour c'est Emile, le lendemain, crac, c'est Léon. Ça ne prévient pas. J'en ai même eu un qui s'appelait Abdoulaye, à Clermont-Ferrand, justement. Dommage que je ne l'aie pas connu, on se serait sûrement

bien entendu, vu qu'il était noir comme moi. Mais il est reparti en Afrique, voir si j'avais des petits frères.

Mon père, aujourd'hui, c'est Justin. Ce que je peux jurer, c'est que je ne l'ai pas choisi, étant donné qu'il est raciste quand il est saoul.

Ma mère fait des pieds et des mains pour qu'il ne boive que du 10°5. Elle a même été voir un médecin pour qu'il l'oblige. Lequel, c'est-à-dire ce dernier, lui a fait une ordonnance.

Justin a objecté :

— Ça se trouve pas chez le pharmacien, *donc*, c'est pas un remède.

Et il continue à boire du 13° d'Algérie.

— Presque le pays du gamin, qu'il commente. Pour un truc qu'ils ont de bien.

Faut supporter.

D'où l'idée que je me suis faite que les pères ça devrait être comme les présidents de la République : faudrait voter. Pas pour sept ans bien sûr, pitié pour ma mère et prudence pour moi. Juste le temps d'une campagne électorale. Il pleuvrait des bonbons, des chewing-gum, des carambars, du cinoche le jeudi, des vacances dans le 06 et rien que du dessert à table. C'est les candidats qui referaient mon lit et je les enverrais pisser pour moi.

Sûr qu'ils essaieraient, certains.

Et je voterais pour le plus menteur, vu que c'est toujours les plus rigolos.

Pour en revenir à Justin, il est franc lui :
bing ! bang ! clac ! schplaff !

Y a des jours, je vous jure, j'aimerais mieux
un hypocrite.

Ou un quon, y en a des marrants.

Ou rien du tout.

Parce que, au fond, à quoi ça sert ? Ça
bouffe, ça se couche, ça digère et c'est chômeur.

Malheureusement, les choses étant ce qu'elles
sont — c'est-à-dire des choses —, il faut se
résigner : ma mère ne sera jamais veuve et moi
je serai toujours orphelin.

Si bien que tant qu'à faire, je me demande
ce que je fais encore ici.

C'est le début des vacances, les grandes.
Demain tout le quartier va se vider pour deux
mois, à cause des grands départs, et moi je vais
rester seul, à glander comme une pauvre clo-
che, d'un trottoir à l'autre.

Tout de même, ça ne leur aurait pas écorché
les mains de m'inscrire en Colonie de vacances
comme tout le monde. C'est remboursé par les
S.S.

Ils n'y ont même pas pensé, je suis sûr.

Et si je la ramène, je suis bon pour l'upper-
cut. C'est comme ça qu'on me traite.

Non, vraiment, si un jour on plaçait les
quons sur orbite, il partirait par la première
fusée le Justin...

Je sens la moutarde qui me monte au nez.

Je commence à ne plus être maître de mon

vocabulaire, et il y a de la basse injure qui pointe au fond de mon âme...

Tiens, je préfère passer la plume à l'auteur.

C'est pas qu'il racontera mieux que moi, mais il sera plus poli — du moins j'espère...

... Cette nuit-là, donc, l'obscurité de la chambre fut soudain percée de deux grands trous blancs. C'était le Bougnat qui s'éveillait. Face à lui, de l'autre côté du grand lit qu'occupaient sa mère et Justin, un réveil aux chiffres de brume fluorescente indiquait quatre heures dix. A moins que ce ne fût deux heures vingt — car le Bougnat étant gaucher, il lui arrivait d'inverser ses impressions. Les parents dormaient bruyamment, ce qui en soi n'était riche d'aucun enseignement : ils ne faisaient jamais rien en silence, braillaient pour parler, bâfraient pour manger, écrasaient pour marcher, ronflaient pour dormir.

Au fond, le Bougnat trouva cela plutôt rassurant. Les vrombissements du couple cou-

vriraient les faibles bruits qu'il s'apprêtait à faire.

Il s'extirpa du lit à l'aveuglette et entreprit de gagner la porte du palier. Le grand lit y faisait obstacle, occupant tout le centre de la pièce. Il envisagea de l'escalader, puis de l'enjamber, puis de le survoler, avec des ailes et un moteur. Il palpa son corps de long en large, voir s'il ne lui en était pas poussé durant la nuit, on avait vu des choses plus drôles.

Mais pas ce jour-là.

Après réflexion, il lui parut plus sage d'emprunter un sous-marin atomique. Il ferma les yeux, se fondit à la nuit et rampa sous le lit, pour émerger victorieux, au seuil de la porte.

L'instant d'après, il s'engageait à pas de loup dans l'escalier, ses chaussures à la main.

Dans la rue, ce fut l'absence d'obstacle qui l'étonna. Tout était désert. Malgré la saison il en éprouva une sensation de froid. Les lampadaires auréolés d'une gloire brumeuse s'éloignaient en silence vers la gare ou la mairie. Il n'y avait qu'à leur emboîter le pas, ce que fit le Bougnat regardant son ombre s'allonger, rétrécir, s'effacer, resurgir au gré des lumières successives qui tombaient du ciel. Point d'âme qui vive. C'était la liberté, une liberté déconcertante, hostile, presque effrayante.

Le Bougnat souhaitait la fin de la nuit.

Elle survint, lâchement, malproprement, dans un mélange de brouillard, de fumées et

de ciel verdâtres alors qu'il touchait à son but. Il frissonna, puis s'en vint s'asseoir au bord du trottoir. Derrière lui, s'élevait le groupe scolaire du quartier. Sur le pilier droit de la porte d'entrée était apposée l'affiche, manuscrite, annonçant le départ des « Colonies de vacances » pour ce jour, 1^{er} juillet, rassemblement à sept heures trente.

Le Bougnat leva le nez vers l'horloge. Elle marquait cinq heures moins cinq. A moins que ce ne fût onze heures vingt-cinq.

De toute façon, il ne lui restait plus qu'à attendre.



Deux heures passèrent.

— Tiens le Bougnat, merde, qu'est-ce que tu fais là, dirent les arrivants à tour de rôle.

Ils étaient déjà une bonne vingtaine, à qui le Bougnat avait répondu :

— J'attends.

Au fil des quarts d'heure, sa résolution n'avait pas fléchi d'un pouce — à supposer que le pouce soit l'unité de mesure des flexions de résolution. Il avait pris ses précautions pour ne pas manquer le départ, il ne le manquerait pas. Mais maintenant qu'il se savait entouré de camarades il se laissait aller de temps à autre à quelque somnolence. Parfois, d'une fenêtre lointaine, la sonnerie d'un réveil dégoulinait sur les trottoirs alentour pour se délayer dans le brouhaha du rassemblement. Mais la liaison

se faisait mal et il restait comme des grumeaux qui indisposaient le Bougnat et le ramenaient en état de veille.

Le regard du Bougnat fit le tour du paysage, si l'on peut dire, car il n'était cerné que d'immenses parallélépipèdes blancs percés de trous noirs, bien alignés et rectangulaires, ce qui les différenciait de quelconques mottes de gruyère où vivent des rats. Des réseaux de fils téléphoniques ou électriques faisaient de grandes toiles d'araignées qui joignaient les blocs entre eux et piégeaient les hirondelles et quelques cerfs-volants rudimentaires.

Le Bougnat pensa à l'Afrique, sans raison. A l'Afrique, ou à l'Amérique. Avec de l'espace autour de lui et un foyer de chaleur. Il devait y avoir par là, une maison, une hutte, une case, une grotte, n'importe quoi, une tente, ou un arbre, quelque chose de plus important, de plus apaisant qu'une ville ou qu'un immeuble. Il pensa à quelque part où il y aurait des choses à qui parler, parce que les choses sont moins vicieuses que les hommes — sauf les ressorts à boudin, mais qu'avait-il à faire d'un ressort à boudin ?

Rêvant, rêvassant, il arrêta ses yeux sur une faille insolite dans le décor. C'était une sorte de dépression au niveau des toits, un affaissement dans la masse des blocs blancs. Croulant, s'inclinant, un immeuble vétuste restait incrusté, coincé, dans l'ensemble géométrique,

avec son toit de tuiles à deux pentes, ses cheminées fissurées et sa lucarne en forme de niche.

Justement, un chien y aboyait, tiens.

Non ce n'était pas un chien. C'était le père Bornand qui aboyait.

Non, il n'aboyait pas. Il gueulait, ce qui, de loin, était tout comme.

Le Bougnat se mit à loucher de façon à ce qu'un de ses yeux restât sur l'homme tandis que l'autre tentait d'explorer les environs de la lucarne. Mais brusquement, l'élastique qu'on a dans la tête, ramena ses deux yeux sur le seul et même objectif : une gamine d'une douzaine d'années, debout sur le toit et qui se cramponnait à la cheminée voisine. Entre elle et l'homme, il y avait dialogue.

— Viens ici, tête de mule.

— Viens me chercher si t'es un père.

Le Bougnat, en quelques instants, se retrouva au cœur d'une masse vibrante et ondoyante de spectateurs provisoirement muets d'étonnement. Puis une exclamation fusa, admirative :

— La vache !

Une houle sembla parcourir cette forêt de nez levés qui s'anima.

— C'est Rose.

— C'est son père qui veut encore lui foutre une trempe.

— Te laisse pas faire, Rose !

Là-haut, le père tentait de sortir de la niche. Il fit un pas, deux pas sur le toit en direction de la gamine. Une tuile se détacha sous son pied et vint s'écraser sur le trottoir. Le père en suivit la trajectoire des yeux et s'arrêta, tremblant. Tout alentour, le paysage basculait. Il ferma les yeux pour reprendre le dialogue.

— Attends un peu !

— C'est ce que je fais !

— Veux-tu revenir !

— Si t'approches, je saute !

Le Bougnat estima qu'il serait judicieux de filer une peau de banane sous les pieds du vieux. Il en cria le conseil à la fillette qui ne l'entendit point.

— En Amérique la télévision serait déjà là, commenta une voix anonyme dans la masse.

— *US go home !* protesta le nommé Jocelyn, dont le père était pour une démocratie avancée, et conseiller municipal.

— Pas de politique ! cria quelqu'un d'adulte.

Le père battait en retraite. Il repassa une jambe puis l'autre à l'intérieur de la fenêtre.

— C'est ton dernier mot ? lança-t-il à sa fille.

— Pourquoi ? T'espères que je vais me tuer ? nargua la fillette.

Le petit bougnat

« Le petit bougnat », c'est un petit bonhomme d'une dizaine d'années, tout noir et crépu, issu d'une mère auvergnate et d'un père inconnu, noir sans doute. Il vit dans la banlieue parisienne, avec sa mère et un père de remplacement, davantage porté sur la paire de baffes que sur la tendresse.

Mais : « Le petit bougnat », c'est autre chose qu'un enfant mal aimé ou délaissé par des parents indifférents. C'est un petit personnage, qui, d'instinct, à décidé de réagir contre l'existence qu'on lui fait et qui, pour l'instant, n'a trouvé qu'une solution : la fuite. Mais vers où ? Vers quoi ?

Devenu simultanément un roman et un film joyeux et tendres, « Le petit bougnat » appartient finalement à une famille unique, où il compte de nombreux amis : Paulette et Michel de *Jeux interdits*, Bébert et son « omnibus », Petit-Gibus et Lebrac de *La guerre des boutons*, tels que le cinéma nous les a montrés.

Ils sont nés d'un même père.

romanciers français

René Fallet

COMMENT FAIS-TU L'AMOUR CERISE ?

Georges Piroué

LE RÉDUIT NATIONAL

Robert Quatrepoint

MORT D'UN GREC

Jean Yvane

UN COW-BOY EN EXIL

Extrait de la publication

15-00 - 5-70